

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 81 (1936)
Heft: 2

Artikel: La manœuvre d'aile et la manœuvre défensive
Autor: Léderrey
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-341704>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La manœuvre d'aile et la manœuvre défensive

Le général Loizeau, sous-chef d'état-major de l'armée française, a publié une remarquable étude ¹ qui traite de la conduite des grandes unités dans la manœuvre d'aile et dans la manœuvre défensive. Bien qu'il ne soit pas facile de résumer un travail aussi substantiel, nous l'avons tenté, non seulement pour faire connaître certaines idées ayant cours au delà de nos frontières, mais aussi parce que la division que nous sommes en train de réorganiser semble devoir être dotée de moyens sensiblement égaux à ceux dont dispose la division française.

Dès la première page nous sommes fixés. Selon le général Loizeau la prochaine guerre débutera par la *manœuvre*. Voici son raisonnement : comme les masses fournies par les réserves nationales ne pourront s'engager que progressivement, les effectifs et le matériel mis d'emblée en ligne de part et d'autre ne permettront pas de réaliser immédiatement, sur le théâtre d'opération principal, un *front continu dense*. On reviendra alors à l'emploi d'*armées non jointives, agissant sur de grands fronts et recherchant le combat sur des parties étroites de ces fronts*.

LA MANŒUVRE D'AILE.

Dans un remarquable ouvrage intitulé « Cannæ », qui fit sensation en Allemagne vers 1912, le général von Schlieffen étudiait la victoire mémorable d'Annibal pour recommander l'enveloppement de l'adversaire par les deux ailes.

Recherchant les principes auxquels ont obéi, aux diffé-

¹ *Deux manœuvres*, éditions Berger-Levrault, Paris.

rentes époques de l'histoire, les grands capitaines, dans la conception de la manœuvre d'aile, le sous-chef d'état-major de l'armée française expose lui aussi la manœuvre de Cannes, puis celle de Frédéric II à Leuthen et finalement les principes de Napoléon, de Moltke, pour arriver à ceux de Schlieffen, de Moltke « Julius », de Joffre, de Foch et de Lüdendorff. Ce n'est pas la partie la moins intéressante de ce livre, que nos officiers supérieurs doivent lire.

Envisageant la manœuvre d'aile dans la guerre de l'avenir le général Loizeau distingue :

— la *manœuvre dans les intervalles* destinée à séparer les armées ennemies, à disloquer leur dispositif et à menacer leurs arrières ;

— la *manœuvre à l'aile extérieure* visant à déborder le dispositif général et à menacer les communications vitales de l'ennemi.

Mais qu'il s'agisse d'espaces libres ou de front continu, de manœuvres sur les ailes intérieures ou extérieures du dispositif adverse, on en revient toujours au concept napoléonien de la bataille générale :

— s'engager d'abord pour fixer et user l'ennemi (*partout* n'étant plus possible, tout au moins sur les *points sensibles* que l'ennemi ne saurait perdre sans de graves conséquences) ;

— chercher ensuite la décision par la rupture du système de forces ennemi sur un point sensible et de moindre résistance.

Quant aux *formes* de la manœuvre d'aile, le général Loizeau distingue :

— *le mouvement tournant intégral*, celui où l'un des partis agit sur l'aile de l'autre parti avec la masse de ses forces et le surprend dans un dispositif non adapté à la riposte ;

— *le mouvement tournant partiel* confié à un corps détaché de la masse principale (qui, elle, agit de front), corps qui risque d'être battu isolément ou retenu ailleurs par des forces inférieures ;

— *le mouvement débordant* soudé à l'action frontale ; c'est non seulement la forme la plus simple et la plus sûre, ce

« sera encore dans l'avenir la forme la plus fréquente de la manœuvre d'aile et le sera d'autant plus que les espaces libres seront moins étendus. »

— *la manœuvre sur les deux ailes* si l'assaillant est très fort ou le défenseur très faible.

Passons aux *procédés*. Considérant la situation des armées françaises à la fin d'août 1914 et se demandant comment on peut concevoir aujourd'hui la manœuvre tentée par la 6^e armée contre la droite allemande, le général Loizeau met en relief les préceptes suivants :

1. *Manœuvrer avec ampleur*. L'ennemi dispose de réserves échelonnées vers l'arrière, son flanc a une certaine profondeur : « c'est donc *dans toute la profondeur du front de l'ennemi* et non aux pointes extrêmes de son front qu'il faut chercher à manœuvrer ce flanc. »

A cet effet la masse de manœuvre doit être réunie « franchement en dehors du dispositif général ». C'est d'une base nettement excentrique par rapport au front de bataille que doit être appliquée, sur l'aile ennemie « la *direction maîtresse* ».

Cette direction doit varier avec les possibilités de l'*ennemi* dont le flanc est mobile ; elle ne doit pas conduire sur un *terrain* où l'ennemi puisse s'accrocher à des couverts ou obstacles sérieux (forêts, agglomérations, rivières). Les deux attaques, de front et d'aile, ne doivent pas converger.

2. *Combiner la puissance et la vitesse*, éléments essentiels de la manœuvre d'aile.

Cette dernière, pour pouvoir *produire* l'effort, le *nourrir* et le *couvrir* sur les flancs, a besoin de *forces nombreuses*, disposées en profondeur et échelonnées.

La réunion de ces forces face à leur direction doit, pour prévenir la concentration des moyens de l'adversaire sur son flanc menacé, utiliser toute la *rapidité* des voies ferrées et des camions. L'attaque doit être déclanchée et poursuivie avec vigueur : le flanc ennemi sera débordé avant que l'adversaire n'ait pu y parer.

Des *unités mécanisées*, puissantes et mobiles, placées sur

le flanc extérieur, sont capables de tourner rapidement les résistances et peuvent être dirigées à priori sur les points sensibles du terrain, dont la possession doit permettre de boucler définitivement la zone d'expansion de l'adversaire.

3. Dans la réunion des forces, réaliser, par la *surprise*, une avance sur l'ennemi. Les moyens ? Conserver le plus longtemps possible le secret des intentions, exécuter les mouvements de nuit, camoufler, user de diversions, tromper, utiliser la presse, etc.

4. *Conserver la liberté d'action* à tout moment, de façon à pouvoir développer sa manœuvre malgré l'ennemi. La réunion des forces sera le plus souvent progressive et demandera un certain nombre de jours durant lesquels l'ennemi est libre de ses mouvements. Il convient dès lors :

— de *se renseigner* sur les possibilités de l'ennemi dans l'espace et dans le temps ;

— de masquer nos déplacements, *couvrir la réunion* et préparer le débouché de la masse de manœuvre en jetant rapidement dans les espaces libres « un front qui tend la voile sur nos intentions ». Ce front sera jalonné par des points d'accrochage ou d'amarre occupés par des unités mixtes de cavalerie ou des détachements mécanisés. Si l'ennemi évalue à temps la manœuvre, ce sera la course aux points d'accrochage ;

— *d'articuler le dispositif* en vue de répondre à deux missions exécutées par des groupements distincts, l'un *offensif*, doté d'un maximum de forces échelonnées et débouchant sur un large front, l'autre *défensif*, composé surtout d'unités mobiles, à feux puissants, capables de s'éclairer au loin. Entre ces groupements, comme aussi entre cette masse de manœuvre et l'« appareil frontal », il y aura parfois des *intervalles* qu'il faudra tenir avec une stricte économie ;

— *de coordonner les efforts dans le temps et l'espace*. À défaut de la fixation préalable puis constante des forces ennemies sur le front, de façon à provoquer l'usure des réserves, l'ennemi conserve sa liberté d'action.

Le général Loizeau arrive à la conclusion toute naturelle que les grandes unités de la manœuvre d'aile doivent être motorisées et qu'elles devront être abondamment renforcées en cavalerie, artillerie et chars. L'aviation de renseignements devra être d'une classe supérieure à celle de l'ennemi. L'aviation de bombardement agira en masse sur les points sensibles des arrières ennemis et « mettra à terre des détachements de destruction sur les points vitaux ». Tout sera mis en œuvre pour tomber comme la foudre sur l'ennemi et pour alimenter l'opération.

Voici donc l'armée d'aile renseignée, couverte et réunie. Elle s'ébranle dans un dispositif d'approche. Que va-t-il se passer ?

1^o La manœuvre réussit. L'ennemi n'a pu rameuter à temps les réserves suffisantes pour prolonger son front : c'est la rupture du combat, le repli. La cavalerie exploite sans répit, cherche à couper les communications et à se rabattre sur les arrières.

2^o La manœuvre tombe à faux. Tout en tenant ferme sur son front, l'ennemi peut y prélever les forces pour prolonger ce front. Il faut alors le gagner de vitesse. Si l'on n'y réussit pas « la manœuvre de rupture frontale sera le dernier atout de la manœuvre d'aile. »

3^o La manœuvre tombe dans le vide : l'ennemi a rompu le combat et s'est décroché, probablement à la faveur de la nuit. Il faut alors garder le contact avec de faibles forces et relancer la manœuvre d'aile en l'élargissant.

4^o La manœuvre est prévenue par l'ennemi qui a pu recevoir à temps des renforts et menace à son tour de débordement. Le chef, dont le tempérament revêt alors une importance exceptionnelle, ne devra pas se laisser détourner trop tôt ou avec trop de moyens de sa mission offensive.

Et le général Loizeau de conclure cette première partie par le rappel du rôle des grands capitaines : «...tout comme dans le passé, faire preuve de hardiesse et de décision, activer, coordonner et animer reste toujours la *tâche du chef* dans la manœuvre d'aile. »

LA MANŒUVRE DÉFENSIVE.

Deux dates, deux leçons capitales.

En 1870 l'armée française succombe dans des actions de pure défense.

En 1914 l'offensive intégrale provoque l'échec du plan XVII.

On a oublié que l'emploi combiné des formes offensives et défensives de la manœuvre s'est toujours imposé, lorsqu'il s'est agi de lutter avec des moyens inférieurs ou contre un adversaire actif.

Voulant mettre en relief les *conceptions défensives du maréchal Foch*, le général Loizeau examine les enseignements relatifs à la manœuvre défensive dans les opérations en rase campagne du début et de la fin de la grande guerre. A l'aide de nombreux exemples il nous montre Foch préconisant un système défensif *en profondeur*, lequel procure à la fois une augmentation de résistance et une économie de forces. Ce système comporte :

a) une première ligne de *résistance sur place* (nous dirions un front d'arrêt) composée de *points forts* du terrain, appelés aussi par Foch « points d'appui », « pivots », « points d'importance », « centres de résistance », « points de réunion », « points d'accrochage » ou « points d'amarre » et qui seront tenus jusqu'au sacrifice : une troupe de première ligne ne pouvant songer à se replier volontairement ;

b) une *ligne de repli*, tenue à l'avance, même faiblement, où la défense puisse se raccrocher à d'autres points forts ;

c) des *réserves* aussi mobiles que possible, constituant le seul moyen matériel dont dispose le commandant pour faire sentir son action, et prélevées sur les fronts non attaqués.

A la lumière de ces enseignements, le général Loizeau étudie la manœuvre défensive de l'avenir.

Et tout d'abord sa *nature*.

Si « la défense passive est vouée à une défaite certaine » comme le proclame déjà le règlement français de 1895,

pour vaincre il faut alors attaquer et comme on ne pourra attaquer partout, il y aura des fronts passifs sur lesquels la manœuvre défensive n'aura pour but que de favoriser la manœuvre offensive.

Dans la période initiale de la guerre on ne verra donc pas de grandes unités alignées, attendant l'ennemi sur un terrain bien choisi, résolues à une défensive purement statique. Leur mission défensive les amènera parfois sur tout ou partie du front à « prendre du champ vers l'arrière afin de se défendre plus économiquement à l'abri d'un obstacle » (rectification du front) ou encore à manœuvrer en retraite pour retarder l'ennemi.

D'autres fois, lorsqu'elles seront acculées à la « défensive de champ de bataille au contact », grosse mangeuse d'hommes et de matériel, il faudra décongestionner le dispositif en profondeur ou rompre le combat sur une partie du front pour éviter le maintien d'un contact trop étroit.

Joffre, après la bataille des frontières, n'a pas hésité à ordonner l'abandon d'une partie du sol national jusqu'à l'heure favorable : celle de la Marne.

* * *

Avant d'aller plus loin, le général Loizeau étudie le problème de la *capacité défensive de la grande unité*¹. Ce problème nous intéresse d'autant plus que non seulement les divisions, mais aussi les bataillons suisses et français vont être fortement apparentés. Or c'est la *capacité frontale du bataillon*, base de toutes les combinaisons défensives des grandes unités, que nous allons passer en revue avec l'auteur — d'autant plus heureux de suivre un guide aussi autorisé que nos règlements sont muets sur ce point.

Remarquons tout d'abord que si l'étendue du front d'attaque dépend surtout de la quantité d'artillerie disponible, celle du front défensif est essentiellement fonction du nombre des armes automatiques mises en ligne.

¹ C. A. ou div.

Le général Loizeau distingue les cas suivants :

1. *Résistance de durée prolongée* (c'est notre mission : « tenir »).

Le front d'arrêt normal du bataillon français est de 1000 à 1200 m. Pour réaliser sur ce front un *barrage de feux puissant et continu* capable d'arrêter l'ennemi il faut schématiquement un premier échelon d'une vingtaine d'armes automatiques : le bataillon peut donc réaliser trois échelons pour produire la profondeur de feu nécessaire, soit environ 1200 m. d'échelonnement. « Une position en terrain couvert, à l'abri d'un obstacle, favorisera *l'extension de ce front* sans nuire à la densité ni à la profondeur indispensables du barrage de feux. »

2. *Résistance de durée limitée.*

Il ne s'agit pas d'arrêter, mais de *ralentir*. On veut résister, mais sans se laisser accrocher. « La valeur du dispositif réside moins dans l'échelonnement en profondeur que dans la réalisation d'un *barrage de feux sans lacune* devant la ligne de résistance et des mesures tendant à retarder la prise de contact (dissimulation des organes de la défense, tirs à grande distance) ».

Le front du bataillon varie avec le terrain, mais ne dépasse pas en principe 2000 m. Le barrage de feux est encore continu, mais n'aura guère qu'un échelon et demi de profondeur.

Peut-on aller au delà ? Comme les moyens de liaison et de transmission qui doivent assurer l'exercice du commandement ne sauraient dépasser 2 km., on peut essayer de prolonger le front de 500 m. de chaque côté en croisant les feux avec les bataillons voisins. On atteint de la sorte 3000 m. Mais en s'étirant pareillement, on risque d'être enfoncé, d'où nécessité de pouvoir se rétablir. « Il faut donc disposer, en arrière, d'un autre barrage, quitte à économiser sur la première ligne, donc avoir, *dans tous les cas*, une ligne de recueil, et *y mettre du monde, si peu que ce soit.* »

3. *Résistance de durée très limitée.*

N'y recourir qu'en s'aidant du terrain, en s'installant en tout ou partie derrière un obstacle et « en concentrant les actions de feu sur les parties les plus actives du front ». S'il met toutes ses armes automatiques en ligne, le bataillon pourra de la sorte s'étirer jusqu'à 4 km. Bien que le feu soit encore continu, la profondeur étant nulle, on parlera de « rideau » plutôt que de barrage.

La *capacité défensive* du bataillon dont nous venons de faire le tour forme la base de celle *de la grande unité* (div. ou C. A.) qui est elle-même l'un des trois facteurs essentiels de la manœuvre défensive.

Les deux autres sont *le temps* et *l'espace* dont cette unité dispose pour effectuer sa manœuvre.

Aux fins d'étudier ces facteurs, le général Loizeau fait revêtir à la manœuvre défensive les *quatre formes principales* suivantes :

- A. La manœuvre d'armée ne peut jouer de l'espace.
- B. La manœuvre d'armée peut jouer de l'espace.
- C. La manœuvre de couverture.
- D. Manœuvre défensive en face d'un front rompu ou désuni ou dans un intervalle libre.

Pour examiner chacune de ces formes il faut avoir constamment présente à l'esprit l'idée que la manœuvre défensive :

« — dans le *but*, n'est qu'un moyen de favoriser la manœuvre offensive, seule capable en détruisant l'ennemi d'obtenir la décision ;

— dans le *procédé*, agit par le feu sur un front correspondant aux possibilités des unités ;

— dans les *moyens*, recherche l'économie des forces qui seront toujours limitées. »

CAS A. — C'est le cas de la *résistance sur une position*.

A l'extérieur des limites qui lui ont été tracées, le C. A. (p. ex.) ne peut jouer de l'espace, mais le temps, autrement dit la durée de résistance peut varier.

a) *Manœuvre défensive à durée de résistance prolongée.*

Tous les moyens vont concourir à défendre une *seule* position. Des facteurs qui caractérisent la manœuvre défensive :

— la *résistance* domine tous les autres ; la majeure partie des forces lui est consacrée, il faut donner tout ce qui est nécessaire pour tenir et éviter de réserver des forces pour reprendre ce qu'on aurait pu ne pas perdre. Les unités sont réparties avec le respect absolu des densités maxima et concentrées sur les « points forts » du terrain ;

— la *profondeur* de la résistance est *réduite* à celle même de la position : 1000 à 1800 mètres. Sa limite arrière est constituée par une « ligne d'arrêt » qui reçoit quelques faibles garnisons ;

— la *mobilité* est nulle. Les réserves sont très faibles et limitées aux forces nécessaires aux contre-attaques immédiates et aux actions de colmatage.

A chaque échelon supérieur, le chef donne son *idée de manœuvre* qui ne s'exprime pas simplement par : « Je veux maintenir l'intégrité du front », mais qui fait ressortir nettement :

« où l'on veut se battre et pourquoi, par exemple arrêter l'ennemi sur une position établie de manière à lui interdire telle direction ou le débouché de telle zone ;

» où l'on veut avoir sa densité (nous dirions son effort principal) et pourquoi, par exemple avoir le centre de gravité de ses forces dans telle région en vue de barrer telle trouée. »

Puis le chef *répartit les zones d'action* (d'autant plus étroites que la résistance devra y être plus forte) et prescrit les *missions particulières* par l'indication des points forts

du terrain choisis en fonction de l'idée de manœuvre. Les cdts. C. A. et div. fixent d'abord les points essentiels devant être tenus en vue d'assurer des possibilités d'observation à l'artillerie et de couvrir les zones d'intervention des réserves.

En tablant sur un front normal de 1000 à 1200 mètres par bataillon, les divisions pourront recevoir, dans les parties actives, des fronts de 6 à 8 km., correspondant à leur pleine capacité de résistance, et dans les parties passives, suivant les facilités données par le terrain, des fronts de 8 à 10, voire 12 km. ; mais, en terrain moyen, le front de la division sera limité de 6 à 9 km. et celui du C. A., de 12 à 15 km.

En matière de front, le *terrain* joue un rôle considérable. Les obstacles naturels qu'il offre permettent de réaliser des économies sérieuses.

Derrière un fleuve, par exemple, l'obstacle feu venant doubler l'obstacle eau, une division pourra serrer vers l'avant, sacrifier la profondeur, et, moyennant de bons champs de tir, remplir une mission d'arrêt sur un front d'une trentaine de km. (Exemples : derrière la Meuse à Givet, derrière le Rhin.)

Si l'obstacle rivière se révèle difficile à défendre, on cherchera moins à interdire le passage qu'à empêcher l'ennemi de développer, au delà, des moyens suffisants pour conquérir le débouché.

Qu'en est-il des *avant-postes* ?

« Le principe des avant-postes forts ne se justifiait qu'en période de stabilisation, pour garantir des coups de main et ne pas mettre la position de résistance en danger immédiat.

» Mais en *guerre de mouvement*, il faut d'abord être fort sur la position de résistance : sinon, on se défend en avant d'elle sur une position de fortune et avec des effectifs faibles, sous le prétexte d'avoir le temps d'organiser en arrière une position avec une autre partie de ces effectifs. »

A devoir combattre sur deux positions, on risque de se faire battre deux fois.

« Par contre, si l'ennemi n'est pas encore parvenu à proximité du gros des forces, en particulier dans le cas où, pour s'installer sur une « position économique », on aura pris du champ en arrière, il conviendra de conserver son contact et de *meubler toute la profondeur avant* en ne cédant le terrain que sous la pression de l'adversaire.

» Des « détachements retardateurs », en particulier, chercheront à ralentir la progression ennemie par l'utilisation du terrain favorable, contraignant l'adversaire à se déployer, se dérochant à la faveur de la nuit ou du terrain, condamnant l'ennemi le lendemain à une nouvelle prise de contact : ce ne sont pas là des avant-postes, mais bien des éléments du gros dont le jeu ne compromet en rien leur emploi ultérieur au profit de la position de résistance. »

b) *Manœuvre défensive à durée de résistance limitée.*

Le bataillon peut assurer la défense pendant un certain temps sur un *front* de 2 à 3 km., mais il est indispensable de créer *en arrière un barrage* « en tenant solidement quelques points forts du terrain bien choisis — éléments à destination fixe », puis « de disposer de *forces réservées* susceptibles d'être portées rapidement entre ces points et la première ligne de feux pour cloisonner le terrain en étayant les flancs de la brèche — éléments *mobiles* (groupes de reconnaissance, bataillons sur camions) ».

Le C. A. devant conserver une *réserve* plus forte que dans le cas précédent, le nombre des bataillons affectés au front sera restreint et porté par exemple à six par division : le front de cette dernière pourra s'étendre de 12 à 15, voire 18 km.

c) *Manœuvre défensive de résistance sur un grand front.*

Un dispositif linéaire sera toujours condamné à être percé rapidement. On ne saurait donc prétendre à une défense continue du front. Comme ce dernier sera jalonné par des points forts, séparés par des intervalles, il faudra se borner à *tenir les points forts*, « en y affectant la densité

de feux nécessaire », et à surveiller les *intervalles*. « La défense de ces intervalles, en terrain libre, demande de l'échelonnement en *profondeur* par la tenue de *points d'accrochage arrière* judicieusement choisis et occupés, ne serait-ce que par quelques éléments. Elle impose surtout, en face d'un adversaire actif, le maintien en *réserve* de forces mobiles d'autant plus importantes que ces intervalles sont plus grands. Une nouvelle notion apparaît : la *mobilité* associée à la résistance. » Quel accroissement de puissance et de mobilité l'avenir ne réserve-t-il pas à la motorisation et à la mécanisation ?

Conclusions : « La *résistance*, dans tous les cas, doit être demandée à la concentration des moyens de feu sur les points forts.

» L'échelonnement en *profondeur*, réduit en général à la profondeur même de la position, s'impose plus grand à partir du moment où la capacité défensive de la grande unité ne correspond plus au front qui lui est imparti.

» La *mobilité*, nulle sur les fronts normaux de combat défensif où les réserves sont faibles, devient un facteur essentiel de la manœuvre sur de grands fronts. »

CAS B. — La manœuvre d'armée peut jouer de l'espace.

Lorsque la manœuvre défensive peut être menée en profondeur, elle revêt deux formes distinctes :

la manœuvre en retraite, entreprise de propos délibéré, souvent avec des troupes intactes, à l'effet de ralentir la marche de l'ennemi, *tout en lui refusant le combat* ;

la retraite, repli effectué sous la pression de l'ennemi, lorsqu'il n'est plus possible de continuer la lutte, toutes les disponibilités ayant été jetées dans la bataille.

1. Dans la *manœuvre en retraite*, le procédé consistera « à attendre l'ennemi sur une position avec une partie des forces, puis à se dérober avant l'accrochage, *en refusant le combat rapproché*, enfin à recommencer la même ma-

nœuvre sur une autre position. » L'unité tactique de combat, le bataillon, pourra donc « se contenter d'un front de résistance à durée limitée, soit 2 km. au maximum », puisque l'on veut éviter le combat rapproché. Voyons deux cas :

a) *Manœuvre en retraite sur front normal.*

Admettons un front de 15 à 18 km. par C. A. A raison de 2 km. par bataillon, chaque division pourra mettre en ligne 4 à 5 bataillons, soit un *premier échelon* pouvant offrir une première résistance. Un *second échelon*, sensiblement égal, agissant lui aussi par le feu lointain, sera chargé de recueillir le premier. Le général Loizeau estime que la distance minimum entre les deux échelons doit être de 6 à 10 km. pour empêcher l'ennemi de « disposer du même système d'artillerie » et pour ne pas se priver « du facteur le plus important du succès, créer brusquement le vide devant soi en s'imposant un recul suffisant pour obliger l'ennemi à une nouvelle prise de contact », donc à une perte de temps appréciable.

b) *Manœuvre en retraite sur grand front.*

Si le front du C. A. est par exemple d'une trentaine de km., on ne pourra constituer, à raison d'un bataillon pour 2 km. de front, qu'un seul échelon avec une très faible réserve. Or, précédemment, le général Loizeau a insisté sur l'importance de forces placées sur une *position de repli* « en des points d'accrochage judicieusement choisis capables de recueillir cet échelon et, par leur résistance propre, de lui donner le temps de gagner une nouvelle position où le jeu sera recommencé ». Ce qui rend la manœuvre délicate, c'est que ces positions successives devront être occupées hâtivement avec des éléments fatigués provenant de l'unique échelon.

Si ce front devait s'étirer encore, il faudrait alors jouer de la *mobilité* et appliquer le principe : *moins on a de forces, plus il faut manœuvrer.*

2. *La retraite.*

On veut *éviter le combat*, se retirer à une distance de l'ennemi suffisante pour pouvoir se reconstituer et recevoir des renforts.

Le mouvement de repli se fait sous la protection d'*arrière-gardes* laissées au contact, « ne comprenant qu'une faible proportion d'infanterie bien appuyée par l'artillerie ». Elles opèrent sur des axes de repli.

Dans cette manœuvre, les C. A. s'écoulent par le maximum d'itinéraires pour réduire la profondeur qui sera d'une étape normale de marche (15 à 18 km.). La résistance, très limitée, est confiée à une faible fraction des forces. Le gros est tout entier en réserve.

3. *La rupture du combat.*

Il ne s'agit ici ni de refuser le combat rapproché, ni d'éviter le combat. Par une opération faite au contact de l'ennemi, on veut rompre un combat qui a été accepté ; une opération de ce genre constituera presque toujours, pour une grande unité, la phase initiale d'une manœuvre en retraite ou d'une retraite.

Il est plus facile de l'effectuer de *nuit*, mais alors au risque de devoir s'engager à fond. Rompre de *jour* est toujours possible « si l'on a pu organiser le dispositif infanterie-artillerie de manière à limiter les pertes et à faciliter le décrochage : utilisation des couverts, maintien en position de fractions de la ligne de combat. C'est donc le but « pouvoir se dégager » qui déterminera le *moment du repli* ».

Le *choix de l'heure* appartient — selon le général Loizeau — au commandant du C. A. Ce dernier, « s'il est obligé de se décrocher de jour, s'efforcera de saisir le moment d'une accalmie dans l'action ennemie, accalmie qui correspond le plus souvent à un déplacement d'artillerie, et dont il convient de profiter ».

Pour pouvoir se décrocher, « il faut *disposer en arrière des lignes d'un échelon de recueil* composé de bataillons placés près des points forts du terrain, chargés de leur

organisation et prêts à les occuper avec une mission nette en vue de retarder la progression ennemie : ce sont toujours là nos points d'accrochage ».

Leur distance du front : 4 à 6 km.

CAS C. — *La manœuvre de couverture.*

Celle-ci vise la protection de la réunion des forces, soit au début d'une campagne, soit en cours d'opérations.

En la situation actuelle et dans le premier cas, le général Loizeau estime que la France « ne disposant ni de la distance ni de la vitesse, devra faire appel exclusivement à la *protection par l'obstacle* : il y aura là une période délicate pendant laquelle les forces devront se réunir à l'abri de régions fortifiées ou organisées passivement (zones forestières, inondations, destructions) et manœuvrer dans les intervalles équipés de ces régions, période d'attente stratégique totale, singulièrement critique, où le terrain fortifié ou aménagé jouera un rôle majeur, et qui exigera sur tout le théâtre le jeu d'une manœuvre défensive variée visant à retarder la décision jusqu'à l'heure choisie par le chef pour prendre l'initiative des opérations en vue de la bataille ».

Malheureusement pour nous, le général Loizeau n'approfondit pas ce sujet, il préfère étudier la manœuvre de couverture *en terrain libre* (cas particulier de la manœuvre sur de grands fronts) « dans laquelle un C. A. doit résister avec des effectifs faibles et arrivant progressivement, et cela durant un laps de temps souvent long et sur une profondeur toujours restreinte ».

Comme dans le premier cas, *l'aménagement du terrain* jouera un rôle très important et sera aussi poussé que possible. On créera des zones passives par *l'emploi de destructions*¹ qui canaliseront l'ennemi et retarderont sa progression.

¹ Au sujet des destructions dont nous avons signalé l'importance pour la couverture de la frontière dans un article de la présente revue (mai 1934), nous recommandons à nouveau l'ouvrage remarquable du général Normand : *Destructions et dévastations au cours des guerres*. Paris, Berger-Levrault.

Il s'agira d'abord de *tenir* ; mais sur un front de 30 km. environ, les faibles effectifs du C. A., arrivés progressivement, ne permettront pas de résister partout, ni longtemps. Une répartition linéaire et uniforme des bataillons en cordon (sur 5 km. de front) ne répondrait pas à ce but. On devra donc chercher des points forts, en face des *directions* les plus dangereuses, tenir *les plus urgentes* et surveiller les autres. Au commandant de l'armée appartient de calculer le moment à partir duquel, en maintenant la mission de résistance sur place, il compromettrait la couverture de la réunion et peut autoriser un repli plus ou moins profond. Mais il faut distinguer conception et exécution : « l'exécutant n'a qu'une mission, tenir, sans souci de temps, et il n'a pas à regarder en arrière, car, *s'il pense au repli, il y pensera toujours trop tôt* ».

Qu'en est-il de la *profondeur* ?

On n'abandonnera jamais bénévolement le terrain, aussi bien celui qui sépare de la frontière ou de l'ennemi, la couverture, que celui de l'arrière.

En avant, il faudra se ménager toute la profondeur dont on dispose pour être prévenu des manifestations de l'ennemi (par l'aviation, la cavalerie) et pour retarder sa progression (par des détachements spéciaux).

En arrière, puisque la résistance n'est pas durable, il faut *prévoir en toute circonstance le rétablissement*, donc avoir « des *points d'accrochage*, véritables pivots de manœuvre, judicieusement choisis sur les axes de repli et constitués par les points forts du terrain. Ces points recevront une garnison et jalonneront une position arrière de recueil ».

« Outre ces garnisons fixes, des *réserves mobiles* avec camions devront être prêtes à se porter sur les directions menacées pour manœuvrer en s'appuyant sur les points d'accrochage. » Leur objet ? Non pas renforcer la position de résistance où elles n'arriveraient que rarement à temps, mais étayer la ligne de repli ou, en jetant rapidement un front entre la position de résistance (point fort) et

l'arrière (garnison de repli), créer des cloisonnements de feux.

Le *repli de couverture* diffère absolument de la manœuvre de retraite classique. Pas d'échelons successifs disposant chacun de forces suffisantes : le front est trop étendu. Nulle obligation pour l'artillerie ennemie de changer de positions : la profondeur est trop réduite. Action des réserves totalement insuffisantes : effectifs trop faibles. Le général Loizeau fixe tout de même quelques principes :

— ne négliger aucune position de repli, mais éviter des positions trop avancées ;

— conserver toujours le contact avec l'ennemi, par des éléments avancés ;

— ne céder du terrain qu'à la pression de l'ennemi ;

— placer les disponibilités sur les points d'accrochage essentiels de la position arrière (discernés sur les axes de repli et à distance convenable) ;

— renforcer bon gré mal gré ces disponibilités insuffisantes par une partie des forces de la position évacuée. « Le chef devra faire assez à l'avance son bilan en vue de juger ce qu'il peut espérer prélever sur l'avant au profit de la nouvelle position. »

« La *zone de couverture* — dit le général Loizeau, dont le paragraphe qui clôt cette partie est tout un programme digne de notre attention et surtout de notre étude — sera l'objet d'une préparation aussi poussée que possible suivant le temps dont on disposera ; elle sera répartie en *fuseaux de commandement* organisés en profondeur, dotés d'un réseau de transmissions avec des limites prévues à l'avance. L'étude du terrain, du système des feux, du jeu des réserves, de l'action retardatrice, sera faite dans les moindres détails. Chefs et troupes s'efforceront, dans une situation aussi difficile, de tirer du terrain et des feux le rendement maximum. »

CAS D. — *Manœuvre défensive en face d'un front rompu ou désuni ou dans un intervalle libre.*

1. *Front rompu.* Le maréchal Foch a rappelé les procédés à employer pour le *colmatage d'une brèche* : « S'opposer à l'élargissement de la brèche en étayant les flancs avec la majeure partie des forces réservées et en utilisant le reste à contenir l'ennemi de front et à l'arrêter. Ceci étant acquis, contre-attaquer le plus tôt possible, de flanc notamment, avec toutes les troupes rendues ou restées disponibles de part et d'autre de la brèche. » Il est évident que si l'on se raccroche solidement aux points fixes, aux « môles de résistance », l'ennemi n'avance plus qu'en pointe, son offensive anémiée finit par s'arrêter ou plutôt par être contenue. D'autre part, l'expérience de la guerre montre que « lorsque l'ennemi a fait dans le front une brèche profonde, l'engagement successif de divisions isolées est voué au débordement et n'aboutit jamais qu'à un résultat précaire et tardif : seule la mise en œuvre de réserves permettant le déploiement simultané d'un certain nombre de divisions bien soudées formant un ensemble très étayé sur ses flancs, groupées sous un seul commandement de corps d'armée, voire d'armée, apporte une solution efficace du problème ».

2. *Front désuni.* La liaison compromise entre deux grandes unités « sera assurée soit par l'interposition de nouvelles unités qui viendront boucher le trou, soit par la manœuvre en retraite sur des directions suffisamment convergentes, soit par les deux procédés ».

3. La manœuvre défensive *dans un intervalle libre* peut avoir pour but de couvrir la réunion de forces importantes « soit pour mener une opération défensive, soit pour parer à une manœuvre semblable de l'ennemi ». Il s'agit alors de créer rapidement un nouveau front favorable à la manœuvre projetée.

* * *

De ce chapitre consacré à la manœuvre défensive, retenons, en guise de conclusion, deux enseignements particulièrement importants :

— la nécessité d'étayer la défense, beaucoup plus que nous ne le faisons généralement, *en profondeur* ; la recherche d'un plan de feu trop minutieusement continu provoque un amoncellement par trop linéaire de nos armes automatiques ; nous confondons souvent l'incurvation de notre réseau de feu d'arrêt avec la profondeur de la position de résistance ; de ce que le front d'arrêt doit être tenu, sans aucune pensée de recul, on se refuse à croire qu'il puisse être percé ;

— la résistance sur place, égale sur tout le front, sera faible partout, donc insuffisante ; elle doit faire place à la manœuvre défensive qui, elle, comprend toute une gamme de *procédés souples et variés*, faisant appel à la *mobilité*¹. Le but est toujours de détruire l'ennemi, donc de l'attaquer, mais faute de moyens suffisants, il faut se défendre : « La défensive est essentiellement une *action d'économie de forces*. » Pour réaliser cette dernière, il faut limiter la résistance aux parties les plus actives de la zone défensive, « recourir ailleurs à tous les procédés économiques : ici, l'action sur de grands fronts à l'abri d'une coupure de terrain ou d'obstacles naturels, là, manœuvre en retraite, là encore, manœuvre dans les intervalles ».

Colonel LÉDERREY.

¹ Il y a encore un autre enseignement d'ordre plutôt technique — mais sans lequel toute réalisation tactique sur un front de bataillon de 1000 m. déjà est rendue très aléatoire — c'est la nécessité d'organiser les *transmissions* autrement que par coureurs et par fil à l'intérieur du bataillon. Tant que nous n'aurons pas introduit un moyen de *signalisation optique simple*, la manœuvre défensive échappera à toute conduite, dès le bataillon.